

# LA VIE AU GRAND AIR

**ABONNEMENTS**  
PARIS.... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50  
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.  
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

17 Décembre 1899. — N° 66.

Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

**ABONNEMENTS**  
PARIS.... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50  
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.  
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.



(Clichés P. L.)

## UNE CHASSE OFFICIELLE dans les tirés présidentiels de Rambouillet.

1. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET SES INVITÉS : De gauche à droite : le C<sup>t</sup> Lamy, de la Maison militaire; M. Leddet, inspecteur des forêts, chef des chasses de la Présidence; M. Gourdault, commissaire de police de l'Élysée; M. Bertaux, inspecteur-adjoint des forêts; M. Prévot, secrétaire du Sénat; M. de Verninac, vice-président du Sénat; M. Loubet; M. Decauville, M. Bonnefoy-Sibour, secrétaires du Sénat; M. Franck-Chauveau, vice-président du Sénat; M. Gayot, questeur du Sénat; M. Rathier, secrétaire du Sénat. — 2. M. Paul Loubet, et un des agents cyclistes de la Présidence. — 3. M. Leddet, — 4. Une chasse en ligne : le clairon des gardes forestiers sonne : en avant ! — 5. On a battu tout un canton; la voiture présidentielle conduit M. Loubet vers la faisanderie où doit se faire la battue finale. — 6. M. Loubet, accompagné de M. Bertrand, inspecteur des forêts, de M. Gourdault, et de M. Leddet, se rendant à la battue de lapins.

## 40 Pages LES "PRINCES DU SPORT" 60 centimes

Notre prochain numéro sera mis en vente le jour de la Noël. Il aura 40 pages (au lieu de 32 primitivement annoncées) et sera vendu 0,60 centimes. Sous ce titre : **Les Princes du Sport**, nous publierons dans ce numéro dix-sept grands portraits (22 x 28) en simili-gravure de l'homme qui s'est le plus distingué dans chaque sport en 1899. Le texte consistera en une **Revue de l'année** pour chaque sport écrite par nos collaborateurs attitrés. Ce numéro formera donc un **Album** absolument unique, une **Galerie sportive** comme il n'en a jamais été publiée, une sorte d'**Almanach** que tous les sportsmen devront conserver dans leur bibliothèque. Nos abonnés recevront ce numéro gratuitement.

## 40 Pages LES "PRINCES DU SPORT" 60 centimes

### A TRAVERS LES CHÂTEAUX DE FRANCE

IV

## Le Château de Rambouillet

Une Chasse officielle chez  
M. Loubet, Président de la République

Il est un rapprochement assez curieux à faire : le château de Rambouillet qui est l'une des résidences d'été du Président de la République, et dont le domaine, très giboyeux, est le rendez-vous actuel de presque toutes les chasses officielles, est un ancien fief de la famille d'Uzès, dont la descendante actuelle, la duchesse douairière d'Uzès, est un intrépide disciple de saint Hubert.

A la mort de la duchesse d'Uzès, petite-fille de Jacques d'Angennes et de madame de Rambouillet, connue aussi sous le nom d'Arthenice, le domaine, faute d'héritiers, fut adjugé par le Parlement à Fleuriat d'Armenonville, qui transforma le parc et les jardins. Louis XIV acheta Rambouillet pour le comte de Toulouse, dernier des fils qu'il avait eus de Mme de Montespan ; il érigea le



Pendant la battue des faisans, M. Loubet change de fusil.

duché en pairie et le domaine resta dans la famille du comte de Toulouse jusqu'au jour où Louis XVI eut le désir d'offrir cette terre à la Reine, et en fit l'acquisition au duc de Penthièvre moyennant seize millions de francs.

Depuis 1870 jusqu'à 1896 le château de Rambouillet fut pour ainsi dire abandonné ; aucun des présidents de la République n'y fit de séjour, aussi lorsqu'au printemps 1896 M. Félix Faure se décida à fixer Rambouillet comme résidence d'été, il fallut pour rendre à cette ancienne demeure royale, son cachet de grande maison, de nombreuses réparations.

Avec son parc immense, ses parterres et ses jardins anglais dessinés par Le Nôtre, sa forêt merveilleuse et qui semble finir là où l'horizon s'arrête, le château de Rambouillet est certes le plus agréable à habiter de tous les châteaux du domaine présidentiel. Versailles est triste et c'est un musée, Fontainebleau est trop... royal, Rambouillet a cette simplicité mêlée de confortable qui sied bien à l'élu d'un peuple démocratique. Et puis, comme il rentre dans les attributions du Président de la République d'offrir aux membres des corps constitués de l'État, des fêtes et des réceptions, Rambouillet est l'endroit rêvé. Aujourd'hui que tout le monde est peu ou prou chasseur, le Président ne peut faire exception à la règle ; heureusement pour les nemrods parlementaires ou fonctionnaires, les Présidents que nous avons eus jusqu'à présent furent amateurs de chasses, quelques-uns même très passionnés comme M. Félix Faure et le président actuel M. Loubet. Ces chasses sont dirigées par le com-



M. Loubet.

M. Gourdault  
comm. de police de l'Elysée

M. de Verninac.  
Vice-présid. du Sénat.

M. Rathier.  
Secrétaire du Sénat.

M. Leddet et le garde forestier  
chef de Rambouillet.

Une battue dans un « fermé » de lapins.



A la lisière du bois : la battue est terminée, M. Loubet attend le retour des rabatteurs.

mandant Lamy, de la maison militaire du Président qui adore la chasse, et l'excellent photographe s'apprête à prendre un instantané du groupe de chasseurs. M. Leddet, inspecteur des forêts en résidence à Rambouillet, chef des chasses de la présidence, aidés de M. Bertrand inspecteur-adjoint des forêts à Marly. C'est aussi M. Leddet qui est chargé des élevages de gibiers de Rambouillet et du repeuplement des chasses : et c'est à merveille qu'il s'acquitte de sa tâche.

Grâce à une autorisation spéciale, nous avons pu avec l'un des photographes de la *Vie au grand Air* assister à l'une des dernières chasses présidentielles, celle offerte aux membres du bureau du Sénat : MM. Franck-Chauveau et de Verninac, vice-présidents, Gayot questeur, Bonnefoy-Sibour, Prévot, Decauville et Rathier, secrétaires, MM. Paul Loubet et le commandant Lamy faisaient partie des « fusils ».

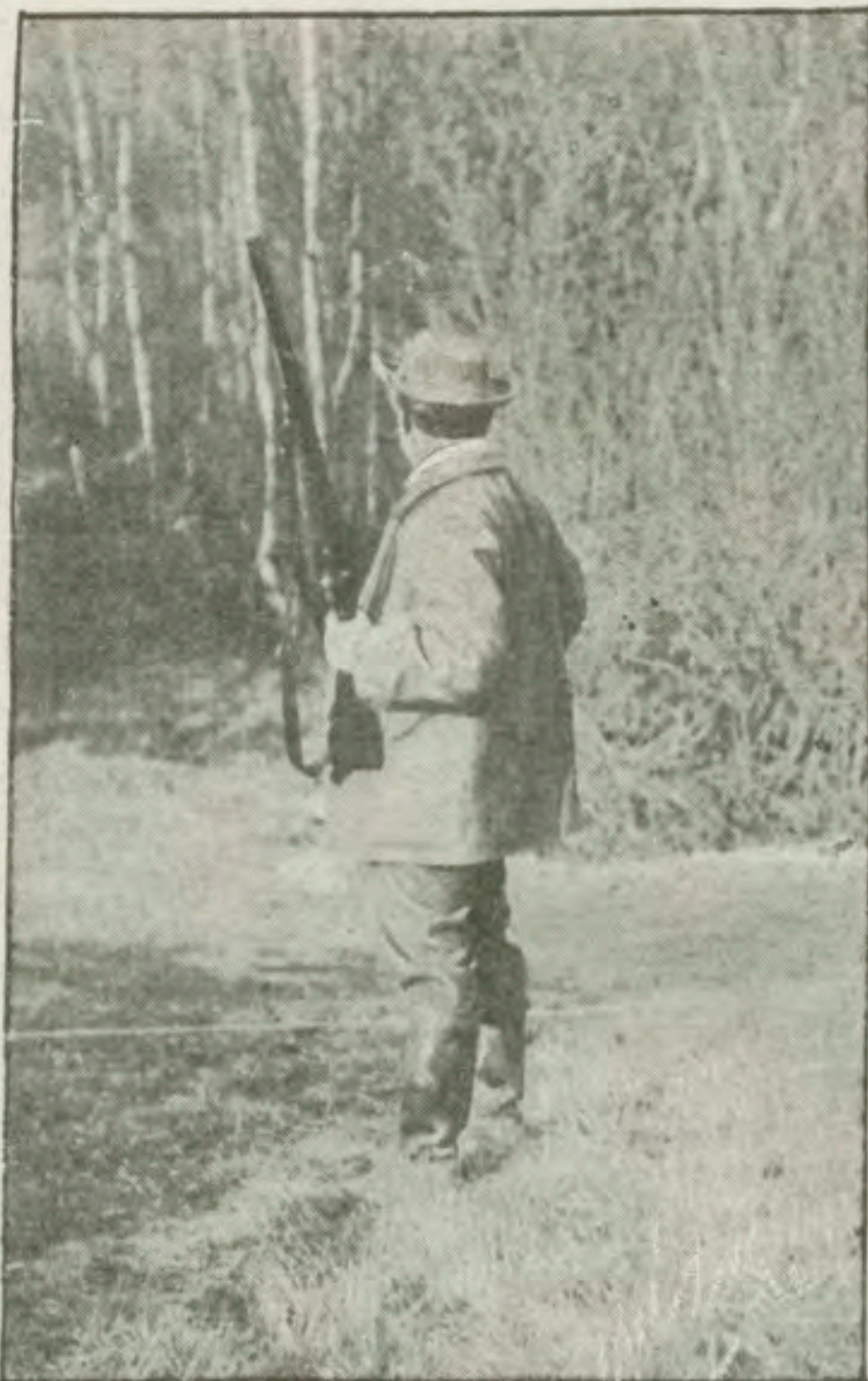
Voilà la *Vie au Grand Air* en route pour Rambouillet.

Comme indication, on nous avait dit : Le rendez-vous est à la Faisanderie et la chasse commencera sur la route de Poigny. Oh! que le Touring club soit maudit! Nous cherchons partout ses fameux poteaux indicateurs! rien : si, je me trompe, des poteaux en bois, dont les inscriptions étaient invisibles; nous voilà donc, vers 11 heures 1/2 du matin, galopant à travers la forêt, à la recherche de la route de Poigny. Heureusement pour nous que tout déplacement présidentiel exige un certain déploiement de forces policières. Dans un carrefour nous tombons sur le commissaire de police de Rambouillet — par bonheur prévenu de notre venue — et une brigade de gendarmerie; un aimable maréchal des logis se met à notre disposition et nous sert d'escorte jusqu'à l'endroit même où la chasse vient de commencer. Nous arrivons juste au premier coup de fusil tiré par M. Loubet sur un faisane qui fait deux ou trois tours en l'air et s'abat presque sur la tête de M. Gourdauld, le commissaire de police de l'Élysée, qui dans tous ses déplacements ne quitte pas le Président d'une semelle. Pan! la fusillade éclate sur toute la ligne des tireurs, pendant que devant eux une armée de rabatteurs dirigée par le garde forestier chef de Rambouillet pousse les gibiers les plus variés, faisans, perdreaux, lapins, lièvres.

Pendant cette première battue, nous avons tout le loisir de constater que M. Loubet est un excellent tireur, il a le coup d'œil juste et ne tire qu'à bonne distance : « Eh, voyez, messieurs, nous fait-il remarquer pendant que le photographe de la *Vie au Grand Air* prend un instantané et que le garde-forestier préposé aux munitions présidentielles lui passe un second fusil tout chargé, je suis un original, je tire à gauche. »

Le fait est que M. Loubet est gaucher, cela ne l'empêche pas de rarement manquer une pièce.

Cette première battue terminée, M. Leddet organise une chasse en ligne : au lieu d'attendre le gibier, les chasseurs s'engagent dans les layons et reliés entre eux par les rabatteurs marchent jusqu'à la limite du carré — le Président au centre et les autres chasseurs à sa droite et à sa gauche — tuant le gibier au fur et à mesure qu'il part, et lorsqu'on est arrivé aux extrémités du carré, les rabatteurs des ailes débordant la ligne font partir le gibier accumulé dans les



Devant une tranchée, M. Prévot, secrétaire du Sénat, attend le passage d'un chevreuil (M. Prévot, comme le Président de la République, est gaucher).

lecteurs. Nous recevons ces envois dès aujourd'hui.



A la faisanderie de Rambouillet. Le tableau : 2 chevreuils, 209 lapins, 88 coqs faisans, 52 poules faisanes, 1 canard, 2 perdreaux. M. Decauville a été le roi de la chasse avec 85 pièces, le Président venait ensuite avec 57 pièces. Les voitures attendent les invités du Président et s'apprêtent à regagner la gare (5 heures du soir).

coins; c'est ce qu'en terme de chasse on nomme le bouquet.

Puis c'est une autre batterie de pied ferme; à celle-là des chevreuils partent; le Président en blesse un, et c'est M. Decauville qui l'achève. M. Rathier un fin chasseur, — comment ne le serait-il pas étant le vice-président de la Société des chasseurs, fédération de nos sociétés de répression du braconnage — abat un brocard.

Allons! le tableau ne sera pas laid. Une nouvelle battue en ligne, et une battue dans un « fermé de lapins » : dans un vaste espace entouré de grillages on a laissé venir la veille tous les garennes d'un canton : ça et là on aperçoit dans les bruyères jaunies des taches grises, ce sont des lapins peureux qui n'osent bouger ayant entendu la fusillade de tout à l'heure. Nous avançons, quelques-uns se sauvent. Pan! pan! pan! les fusils partent de tous côtés, les lapins roulent en boule! Quelques-uns cependant se laissent marcher dessus et les rabatteurs ou même les chasseurs sont obligés de les prendre par les oreilles et de les jeter devant eux pour qu'ils se décident à ne pas se laisser tuer au gîte.

Un repos.

Les chasseurs attendent que les rabatteurs soient allés se placer pour le dernier rabat et malgré le jour qui commence à tomber, notre

M. Loubet a vu le mouvement et très aimablement il prie ses invités de venir se placer devant l'objectif. Une seconde! et c'est fait.

Dans les grands arbres de la forêt, le soleil doré se couche; encore une dernière battue, pendant laquelle nous voyons passer une vraie meute de daims — ceux-là on les épargne, de même que les poules faisanes, — chaque invité n'en a tué que quatre — il faut songer à la reproduction et aux chasses de l'année prochaine.

Puis tout le monde remonte dans les voitures présidentielles conduites par des postillons en livrée à la française, et en route pour la Faisanderie où nous attend le tableau : une chevrette, un brocard, 209 lapins, 88 coqs faisans, 52 poules faisanes, 2 perdreaux — tués par le Président — un canard et quelques divers. En tout 354 pièces. Le roi de la chasse a été M. Decauville avec 85 pièces. Après lui venait le Président avec 57. Et retour à Paris.

Chacune de ces chasses est une joie pour les malheureux, les malades et les déshérités; à part quelques pièces réservées aux invités, la plus grande partie du gibier tué dans les chasses officielles est envoyée aux hôpitaux et aux maisons de retraite.

PAUL MÉGNIN.

(Clichés P. L.)

## CURIOSITÉS PHOTOGRAPHIQUES

Nous avons l'intention, si cette idée sourit à nos lecteurs, de publier tous les quinze jours les photographies curieuses qui nous seront adressées. La plupart des sportsmen qui nous lisent font de la photographie. Cette nouvelle rubrique ne peut donc qu'intéresser la presque unanimité de nos



(Cliché Waléry, 9<sup>bis</sup>, Rue de Londres.)

**KARA AHMED.**  
Vainqueur du Championnat de lutte du Monde (1899).

## Les débuts d'une Aéroneute

DEPUIS plus d'un an, j'entendais « parler ballon » autour de moi et je songeais à faire connaissance avec ce terrible sport qui effrayait tant les femmes... et même les hommes, les hommes d'avant l'Aéro-Club dont la récente fondation a créé le haut tourisme et marqué dans l'histoire des ballons une ère nouvelle.

Le 11 septembre de cette année, au II de l'Aéro-Club (nouveau style), un de mes amis devait ascensionner avec son pilote, M. Maurice Mallet, à bord du *Centaure* appareillant sur la pelouse du Landy. J'allai à l'embarcadère, au moins pour applaudir au départ des aéronautes : c'est un spectacle qui m'a toujours passionnée, en dépit du regret qu'il m'a tant de fois laissé de rester à terre.

J'avais d'ailleurs, en secret, dressé mes plans.

A papillonner autour d'une nacelle on peut courir d'heureuses chances. Jugez plutôt :

Il advint qu'au dernier moment le voyageur inscrit se trouva empêché, je ne sais pour quel motif, un motif très grave, je n'en doute point. Sa place me fut galamment offerte : ce que femme veut, aéronaute le veut. Aussi bien, grisée d'avance par l'ivresse du plein air, j'étais décidée à prendre le frêle navire à l'abordage, en véritable corsaire, s'il l'eût fallu.

Je ne comprends pas que les femmes soient encore réfractaires à un sport si charmant, si facile, désormais si bien à la mode. Est-ce par préjugé, par fausse honte de paraître ridicules et de heurter les convenances ? Peut-être bien, puisque le simple fait d'enjamber une bicyclette leur semblait « shoking », il y a dix ans.

L'heure est venue de jeter son bonnet par-dessus les ballons. Allons-y : le Progrès l'exige.

Je suis curieuse de sensations sportives : j'ai essayé du cheval, du cycle et de l'automobile. Rien ne vaut le ballon, le ballon tel qu'il est aujourd'hui, voguant au gré de la brise, au petit bonheur des conditions atmosphériques.

N'est-ce pas délicieux et bien féminin de s'abandonner au vent qui change à chaque minute, semblable en cela à nos frivoles idées qui changent elles aussi avec le temps qu'il fait.

On part sans savoir où ni quand on descendra : c'est l'imprévu dans toute sa beauté. « Lâchez-tout ! » Mon rêve commence, ou plutôt il continue car j'ai souvent éprouvé en dormant l'exquise sensation d'avoir les bras changés en ailes et de planer sans aucun effort dans les vagues régions de l'espace.

Ce soir, mes nocturnes illusions se réalisent simplement. La tête sur mon oreiller, — car le confortable ne manque

Mme Germaine de Serpigny

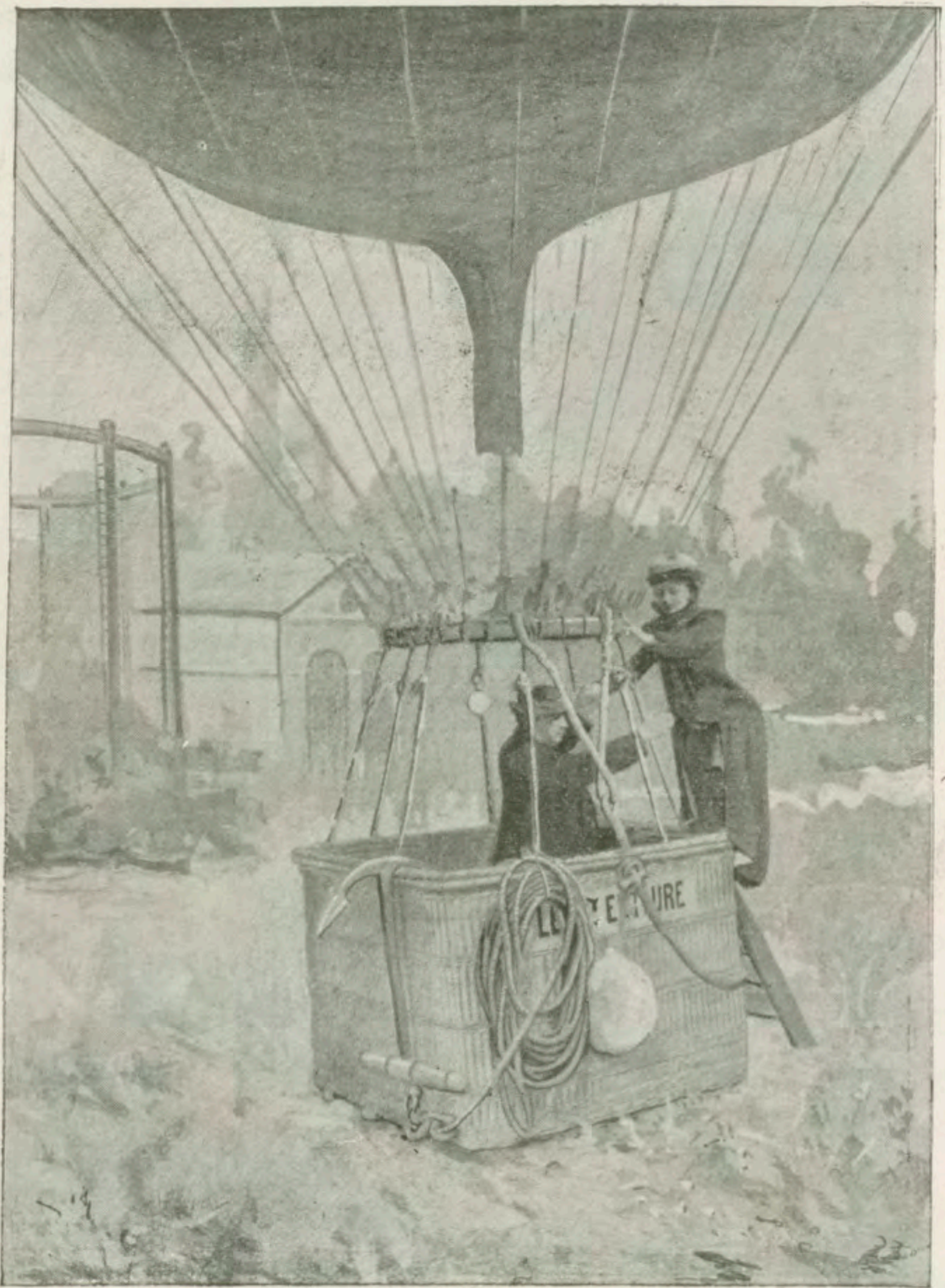
pas à bord — je vois des choses déjà vues ; mais cette fois je les vois les yeux ouverts, l'esprit éveillé et la conscience de n'être pas le jouet de mon imagination. Je repose mollement dans le calme de l'atmosphère tandis que glissent, silencieuses et légères sous la nacelle, les masses sombres des usines d'alentour dont les cheminées me font les cornes et me lancent la vaine menace de leur fumée d'enfer embrasée du rouge reflet des fournaies.

Mon cœur bat peut-être bien un peu plus vite qu'à l'ordinaire... je suis si heureuse. Douce, indiciblement douce mon émotion, lorsque le *Centaure* qu'un souffle pousse au sud, s'élève à 1000 mètres. Alors la terre s'écroule ; et, tandis qu'au-dessus de ma tête la coupole d'azur s'éclaire à giorno de l'illumination des étoiles, au fond de l'abîme creusé sous nos pieds, Paris comme un fragment tombé de la voûte céleste, resplendit sous les constellations du gaz et de l'électricité. Mais comme l'éloignement m'a changé mes Champs-Élysées ! Deux voitures de front peuvent-elles bien passer dans cette rue ? Voici la Seine : il n'y a plus de ponts, rien que des passerelles sur ce ruisseau. Paris est bientôt traversé : j'en sors par la gare d'Orléans — si on peut dire. Pauvre petite gare dont les rails servent et gênent tout à la fois la circulation des

terriens, quel plaisir de sauter, comme à pieds joints, par dessus tes voies et tes lignes télégraphiques !

Maintenant nous sommes à la campagne. Il est huit heures, au chronomètre : on ne dîne pas chez Maxim's, ce soir. Le ballon monte toujours et se dilate, un air nouveau nous dilate aussi les poumons, un ravissement infini nous dilate le cœur, un appétit inconnu nous dilate l'estomac.

Dinons ! Un dernier coup d'œil à mon miroir — la brise a joué dans mes cheveux — et je fais à mon hôte les honneurs de ma salle à manger : car en l'air je suis chez moi. A peine sautée dans la nacelle, je me suis déclarée maîtresse de maison. Elle est jolie ma maison flottante, jolie ma salle à manger avec ses tentures vaporeuses où l'incendie du couchant s'éteint dans les dernières lueurs du crépuscule. Sous ma table, il y a un tapis précieux, quelque chose comme une série de paysages des Gobelins projetés par un cinématographe, une toile sans fin où défilent les prairies et les champs, une féerie du Châtelet où les bois jouent à coucou avec les



MM. les voyageurs en voiture

On a beau faire le malin  
Ça vous fait tout d'même quelque chose.



Lâchez tout ! L'émotion inséparable de la première minute...



La coquetterie ne perd jamais ses droits.



Ça manque peut-être de tziganes, mais il y a quand même plus d'air que chez Maxim's.

veau genre, je vais au balcon. Oh! les bonnes heures passées là, le coude appuyé sur la balustrade d'osier, le regard noyé dans les profondeurs du vide, la pensée tantôt égarée aux confins de l'univers tantôt repliée sur elle-même dans les délices du home ambulant.

Cependant le ciel s'est couvert. La voie lactée pavée de soleils a disparu. Peu à peu les lumières se sont éteintes aux vitres sur le sol et le vent de minuit qui rassemble le troupeau moutonnant des nuages achève de souffler les bougies dans les hauts chandeliers stellaires.

C'est l'heure du repos.

Avec les seuls moyens du bord, ma chambre à coucher est facile à improviser : des coussins et des couvertures de voyage posés sur un sommier de sacs de lest forment mon lit idéal dont le globe aérostatique est le baldaquin.

Je dors, tandis que veille notre pilote. Sommeil léger d'ailleurs vite dissipé comme les nuages par la clarté naissante de la lune. Taquine et moqueuse, elle s'est levée précisément comme je me couchais et maintenant elle fait la coquette, tantôt montrant le bout de son nez entre nos rideaux de brouillard, tantôt rabaisant pudiquement la gaze déchirée de sa voilette de brume.

A quatre heures je suis debout : ah! on est matinale là-haut!

C'est la première fois de ma vie que je vois l'aurore de si près. Superbe l'aurore; un peu fraîche, par exemple; mais je suis trop heureuse de mon équipée, pour prêter grande attention à ce minime inconvénient. Coccirico! Un coq nous salue. Bientôt une rumeur monte des halliers et des basses-cours en émoi. Les chiens s'en mêlent et hurlent au ballon. Comment toutes ces bêtes qui ne nous voient pas et nous entendent encore moins nous devinent-elles?

A nouveau les vitres s'éclairent. Le jour pointe, un jour maussade et comme fâché de se lever si tôt. A sa lueur nous reconnaissons notre route et nous guide ropens un moment.

..... Après une magnifique forêt, une ville surgit : c'est Blois et voici la Loire encore engourdie et frileuse dans une ouate de vapeur. La Touraine vient à nous avec ses noyers et ses jardins verdoyants. Tout s'éveille, tout vit à cette heure. Des paysans en bonnet de coton sur le pas de leur porte crient : « Un ballon! Il y a une dame dedans! » Mon passage prend l'importance d'un événement régional. Je crois qu'on me prépare une ovation; mais je la fuis. Sur le plan incliné d'un rayon de

pâturages, et les collines à saute-mouton avec les vallons. Diner ainsi sur l'herbe, sans l'effleurer, comme un papillon de passage, est-ce assez champêtre? Non, c'est tout simplement aérien, c'est-à-dire inexprimable.

Dîner couchée sur des coussins, ainsi qu'une Romaine, se sentir transportée dans le ciel à l'instar d'une déesse, c'est plus qu'il n'en faut pour exciter chez moi un enthousiasme comme il est impossible d'en éprouver à terre. Au dessert, je me lève et, solennellement la coupe de champagne en main, je porte un toast à la liberté dans l'espace.

Après le café, les liqueurs; mais défense de fumer... hormis pour le *Centaur* qui abuse un peu de la permission. Sa bouche béante envoie jusqu'à la nacelle d'épaisses bouffées de gaz saturé d'humidité. Sans gêne, en ma présence, il « fume sa pipe », selon l'expression consacrée dans le langage des aéronautes. C'est son vice originel, paraît-il, et une habitude dont on ne saurait le priver sans danger.

Pour éviter un peu cette tabagie d'un nou-

soleil — tel Ibaris sur sa flèche d'or — le *Centaur* délivré des entraves du bronilard, et désormais ragaillard par la chaleur, secoue la rosée de sa robe en escaladant les pentes de la montagne russe atmosphérique.

A onze heures je lis 2 000 mètres sur l'enregistreur dont on m'a confié la surveillance car me voilà passée aéronaute.

Au zénith de Chenonceaux, notre élan se ralentit et nous admirons un moment les châteaux du Jardin de la France. Un soleil radieux nous éblouit de sa clarté : c'est la fête des couleurs au milieu des cumulus transparents.

J'ai jeté, à la dérobée, un peu de lest, nous montons, nous montons toujours de cime en cime, d'éblouissement en éblouissement.

Voici venir le Poitou, Châtelleraut en tête. L'Angelus sonne à tous les clochers des environs : nous déjeunons, autant pour remplir nos estomacs que pour vider nos paniers dont nous ferons du lest à l'atterrissage.

Pas de tziganes mais quel spectacle au dessert! sur la blancheur des nuages, le soleil projette l'ombre noire du *Centaur* avec sa nacelle et nos propres silhouettes.

De nouveau, après être venu au contact du sol, le *Centaur* s'emballé jusqu'à 3 500 mètres. C'est là qu'il trouve ses colonnes d'Hercule. Après avoir plané jusqu'à trois heures et demie, il redescend enfin pour ne plus remonter.

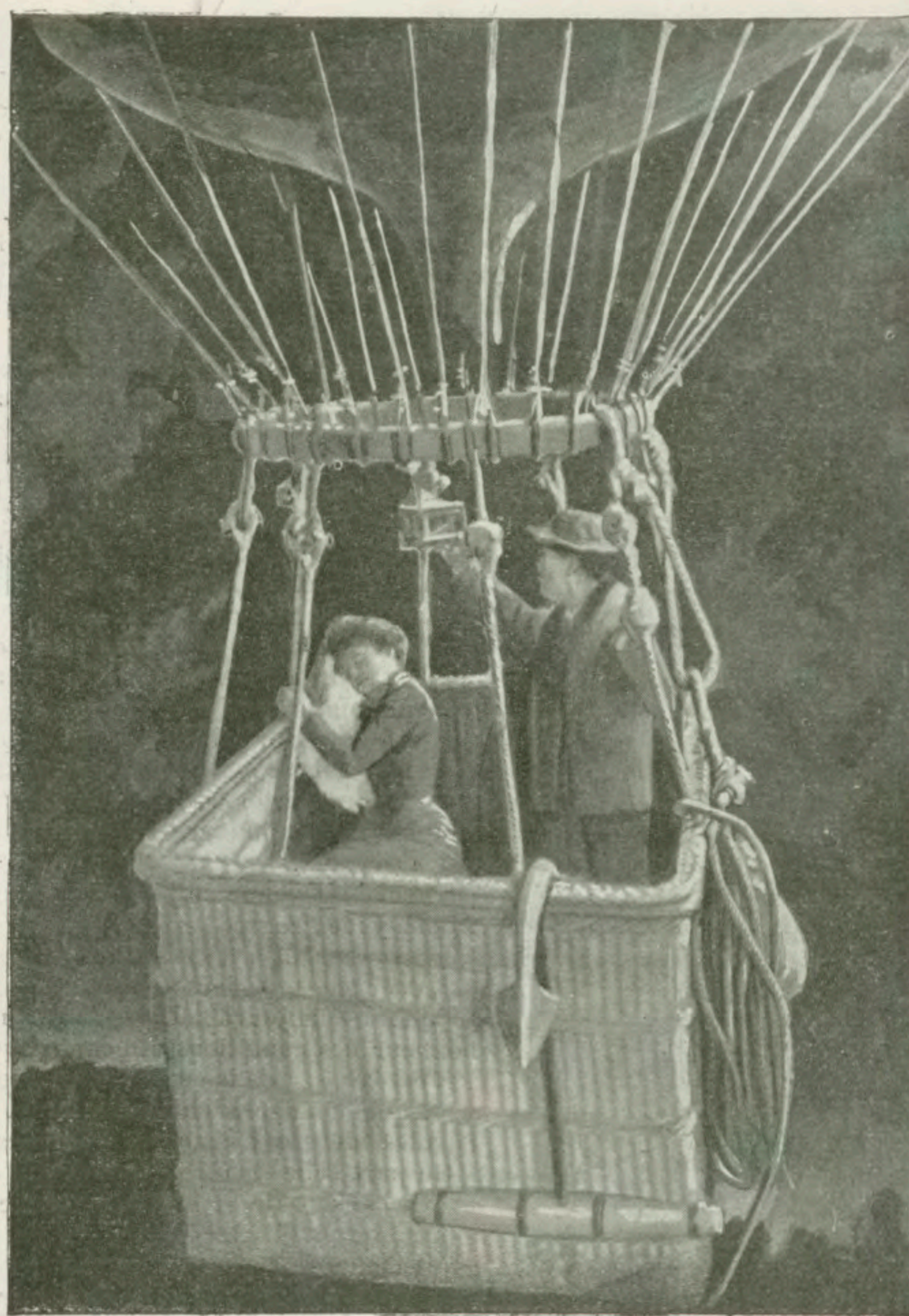
Après vingt heures d'une excursion que j'aurais voulu prolonger encore, M. Maurice Mallet égrène son dernier lest. Je jette, moi-même, mélancoliquement paniers et bouteilles vides dans les champs de Léché près de Montmorillon.

Le moment de l'atterrissage est le plus impressionnant et certes l'un des meilleurs de tout le voyage. C'est le seul où j'éprouve le petit frisson d'un danger qui n'a d'ailleurs rien de réel.

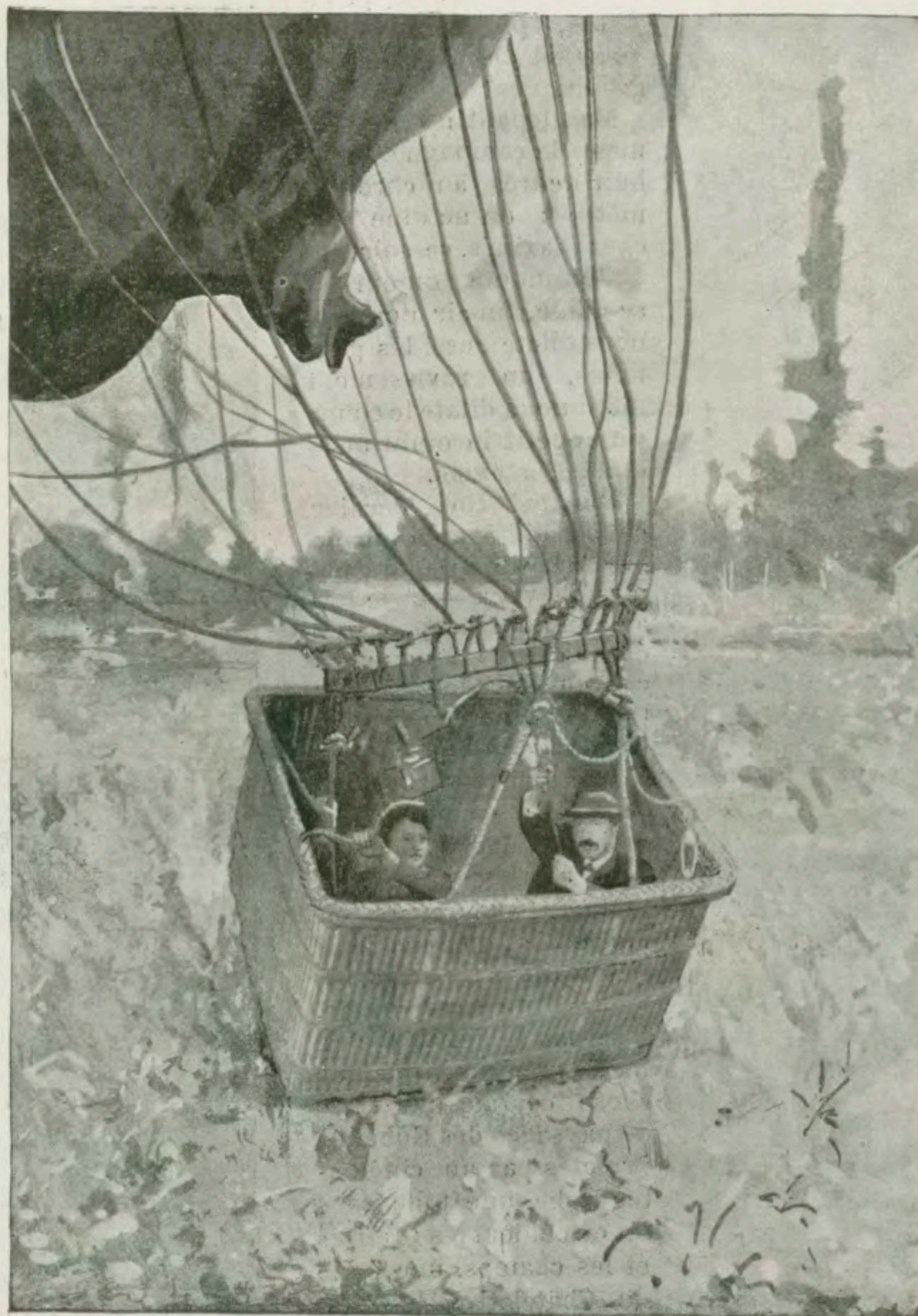
Nous sommes entraînés à travers les sillons, la bagatelle de quelques centaines de mètres et secoués comme dans un panier à salade. Cette salade, c'est le dessert; et ce dessert n'oubliez pas de le réclamer à votre aéronaute si d'aventure il veut vous en priver.

Qui ne connaît pas le trainage en nacelle ne connaît rien des charmes suprêmes du ballon!

GERMAINE DE SERPIGNY.



Faut-il avoir la conscience tranquille pour dormir si paisiblement à 1.000 m. de hauteur!



C'est dans ces moments qu'on regrette l'ouvreur de portières!

## LE GRAND TOURISME A la Recherche de la Peste

(Suite.)<sup>(1)</sup>

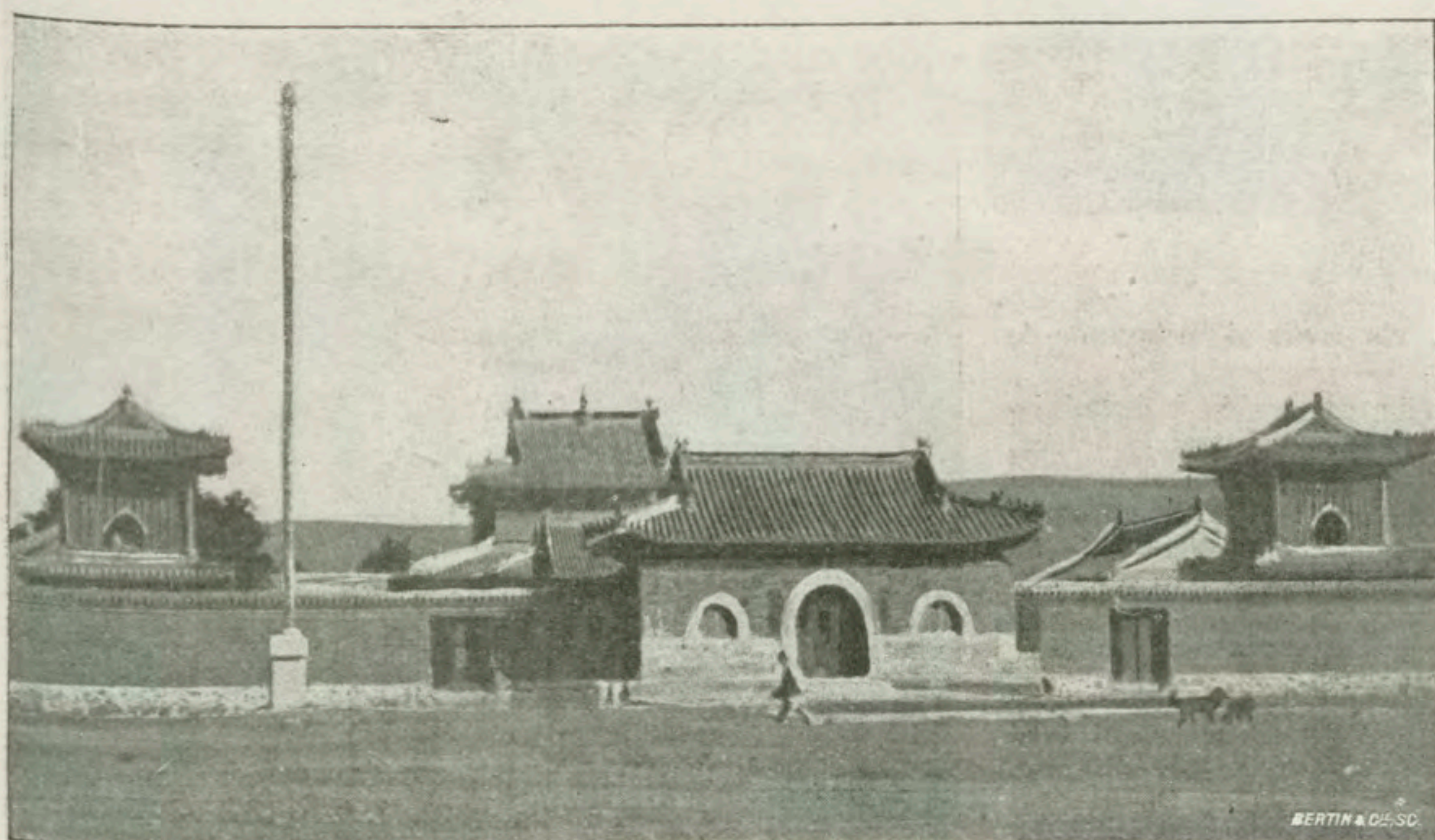
Le thé et le riz sont deux choses presque inconnues au Nord de Pékin, à cause de leur prix élevé. L'indigène est pauvre, vit au jour le jour et se nourrit surtout de millet. Quant au thé, il est remplacé par un mélange de feuilles de saule et de sophora, qui produisent une infusion jaunâtre, ayant la couleur, mais non le goût du thé. Aussi le voyageur doit-il avoir la précaution de faire porter par son domestique des petits paquets de thé. Dans chaque auberge on trouve de l'eau chaude et des théières. La boisson est instantanément prête. Quand vous avez pris ce qui vous plaît, les domestiques boivent à leur tour, diluant de plus en

pas insolente pour un sou. Les mioches ouvrent des yeux ronds de terreur et d'admiration devant les « diables des mers d'Occident », font des trous dans le papier qui sert de carreaux de vitres pour jeter un coup d'œil furtif sur l'installation des « barbares aux poils roux ». Les femmes elles-mêmes osent approcher leur énorme et encombrant chignou pour jurer, *de visu*, de l'aspect de ces singulier voyageur.

La préparation des mets européens est une source d'étonnement pour les indigènes. Les plats en tôle émaillée, la cafetière russe, les fourchettes, la lampe à alcool, les



Une rue de village.



La résidence de Pé-li-gô.

plus l'infusion. Puis ils la passent au patron de l'auberge, qui gardera les précieuses feuilles, les fera sécher et en tirera une série d'infusions nouvelles. En quittant l'auberge vous laissez la valeur d'un ou deux centimes, et on vous considère comme un généreux nabab.

La traversée d'un village par un convoi est un grand événement. La population se met sur les portes, puis suit le voyageur qui arrive en véritable cortège à son auberge. A peine est-il descendu de cheval qu'il est entouré. La foule se presse curieusement autour de lui, s'étonne de tout, depuis sa moustache jusqu'à ses bottes. Les vieillards entrent volontiers en conversation, demandent de quel « noble pays » vient le voyageur, « combien de mers il a traversées », quel est son « illustre nom », « son vénérable âge ». Ils touchent avec intérêt l'étoffe des habits, et considèrent la coupe; les poches sont pour eux un sujet de haut intérêt, car les Célestes n'en ont point. La manche de leur blouse et leur botte en tiennent lieu et place. Leur curiosité est correcte,

encombrement la cour, piaffent, s'ébrouent, braient, grognent, hurlent à qui mieux mieux, les voyageurs parlent jusqu'à une heure avancée de la nuit, jouent aux cartes, aux dominos ou à la *mora* en fumant des pipes et buvant de l'alcool de millet. Ceux qui dorment font aussi du bruit, car tout Chinois pendant son sommeil est transformé en un appareil ronflant. d'une intensité de grand orgue. Si bien qu'une auberge importante, à l'heure où on pourrait la croire plongée dans le profond sommeil, revêt

boîtes de conserve, sont pour eux une gamme croissante de surprises. Et avec quel air entendu et suffisant le maître-coq leur en explique l'usage!

Il faut une certaine habitude pour dormir dans ces auberges tant on y fait de bruit. Indépendamment des chevaux, ânes, mulets, cochons, chiens, qui

fallure d'un marché ou d'une minoterie en pleine activité.

Les routes qui mènent de Pékin au plateau mongol ne sont pas des plus brillantes et le service des ponts et chaussées du Céleste-Empire, s'il existait, aurait fort à faire pour les rendre accessibles aux automobiles. fut-ce de légères voiturettes. La plaine du Tchély, dans laquelle se trouve Pékin est séparée de la « Terre des Herbes » par une épaisse barrière de montagnes, courant de l'est à l'ouest, dont les étages s'élèvent successivement sur une largeur de 250 kilomètres du Sud au Nord. Et c'est lorsqu'on a franchi ce dernier échelon qu'on tombe brusquement sur le plateau Mongol, situé à 12 ou 1500 mètres d'altitude. C'est là pour le voyageur une surprise très grande, trouver tout à coup la plaine devant soi, étendue, sans limites, alors qu'il s'attendait encore à franchir des cols, descendre des ravins, remonter des pentes difficiles.

La grande muraille qu'on franchit au niveau de l'une de ses portes, à Kou-Pé-Kô, escalade les premiers contreforts du massif montagneux, se déroulant comme un immense serpent de pierre, sur les sommets les plus aigus, disparaissant dans les vallées, pour se montrer de nouveau sur quelque pointe, et ainsi pendant des milliers de kilomètres, des frontières du Thibet,



Ce qu'il y a de mieux là-bas.

(1) Voir le N° 65.



La sortie d'un Orphelinat.

à la mer dans laquelle elle plonge, à Chang-Haé-Kouan. Il faut suivre, la plupart du temps, des sentiers de montagne dans lesquels la prudence la plus élémentaire vous oblige souvent à mettre pied à terre. Les haltes y sont fréquentes. Il faut laisser souffler bêtes et gens, heureux encore quand une journée se passe sans que vous ayez vu un mulet ou un âne dégringoler avec son fardeau.

Les arrêts sont faits n'importe où, le Chinois n'ayant pas de préférence pour un endroit plutôt que pour un autre. Il se repose partout, bien et même profondément. Il faut croire que ces domestiques célestes ont peu de nerfs. Ils s'arrêtent dix minutes et dorment, dans la position accroupie, pendant huit minutes, même si les mouches voltigent dans leur bouche toujours ouverte, ou si le soleil leur rôtit le crâne.

Dans cette région montagneuse, il y a de nombreuses rivières à traverser, sans parler d'une quantité considérable de ruisseaux que les pluies transforment, en quelques heures, en torrents, et sur les bords desquels se dressent des pagodes rustiques en terre battue, dans lesquelles on vient brûler des batonnets odoriférants pour calmer la colère du dragon de rivière, cause des débordements.

Leur traversée se fait tantôt à gué, c'est-à-dire les chevaux



L'église de Lien-Choue.

ayant parfois de l'eau jusqu'au garrot, tantôt en bateau, ce qui est plus rare et dans ce dernier cas, les hommes seuls sont embarqués.

Certains gués sont très étroits. Il est bon d'avoir un pilote, qui guide votre cheval. Et cette précaution est d'autant plus nécessaire que les indigènes qui se font un petit revenu de ce métier de conducteurs, ont, pour se rendre indispensables, la précaution de creuser ça et là des trous dans lesquels hommes et cheval disparaissent, s'ils s'éloignent du vrai chemin du gué : c'est la carte forcée.

On peut marcher des heures et des heures sans trouver âme qui vive. A peine rencontre-t-on quelque misérable village aux rues sales, véritables fondrières, où crouissent excréments et déjections, d'hommes et d'animaux.

Quelquefois on arrive devant la porte d'une mission catholique, qu'on distingue tout de suite à son air coquet, à sa croix qui surmonte la porte. C'est l'oasis dans le désert, la propreté relative après la saleté dégoûtante de l'auberge ; une chambre rudimentaire, mais bien tenue ; une table enfin, à laquelle

on peut s'asseoir, vis à vis d'un homme de votre couleur.

Toute la Mongolie est confiée à l'administration ecclésiastique de missionnaires belges, prêtres gais et affables qui vous accueillent à bras ouverts dans leur résidence, entourée de murs crenelés, comme une baronnie du moyen âge, et tuent en votre honneur, non pas le veau gras, mais le cochon de la même qualité, un de ces énormes porcs noirs, ventrus et râblés, à l'aspect de sangliers dont toute cette région est particulièrement bien fournie.

Quand le Dr Matignon arriva à Toung-Ria-Yng-Tzé, petite localité où régnait la peste, sa venue avait été signalée au missionnaire belge, le sympathique Père Polydore de Beule par un chrétien expédié en émissaire. Aussi en pénétrant dans le village, grande fut sa surprise d'être reçu avec des fusées et des feux d'artifice et de voir flotter sur la résidence les deux drapeaux belge et français, que le « père

spirituel » comme disent les Chinois, avait eu la délicate attention de faire arborer. Seuls, ceux qui ont depuis longtemps quitté leur pays et qui, pendant des mois, ont perdu le contact de leurs semblables, comprennent vraiment le sens de ces trois morceaux d'étoffes de couleur différente, cousus ensemble et montés sur un bâton. Leur cœur doit être poigné par une bien vive et bien douce émotion à la vue de cet oripeau, qu'il soit fait d'andrinople ou de soie et leur main doit spontanément, se porter à leur chapeau pour saluer cette représentation vivante, en ce coin perdu du monde, de la patrié absente.

(A suivre.)

DOCTEUR J. T...

Ancien interne des Hôpitaux de Bordeaux.

(Clichés du Dr Matignon.)



« Pater » Polydore.

## Ce qu'on voit dans une Course de côte

Nous n'aurons pas manqué de courses de côte, cette année. Nous débutâmes par la course de la Turbie (entre Nice et Monte-Carlo) en mai, puis ce fut le tour de la course de Chanteloup, sur les hauteurs de l'Authie, et enfin de la course de Gaillon, à Gaillon (Eure) que ses magistrats municipaux ne pensaient certainement point devoir devenir quelque jour une capitale automobile. Parlons de Gaillon puisque c'est la dernière course de l'année.

Voilà d'abord Gaillon et sa butte, la butte de Sainte-Barbe élevée presque à la hauteur de cité historique. Ah ! cette bonne et honnête petite ville de province avec ses rues étroites et tortueuses, ses vieilles maisons aux pignons pointus, et ses bons et braves habitants aux blouses du dimanche bien empestées, raides comme du zinc et bleues comme le ciel de Nice, et leurs physionomies légèrement ahuries en voyant passer les motocyclistes au milieu des invraisemblables pétarades que peuvent faire des moteurs de quatre chevaux explosant dans la rue !

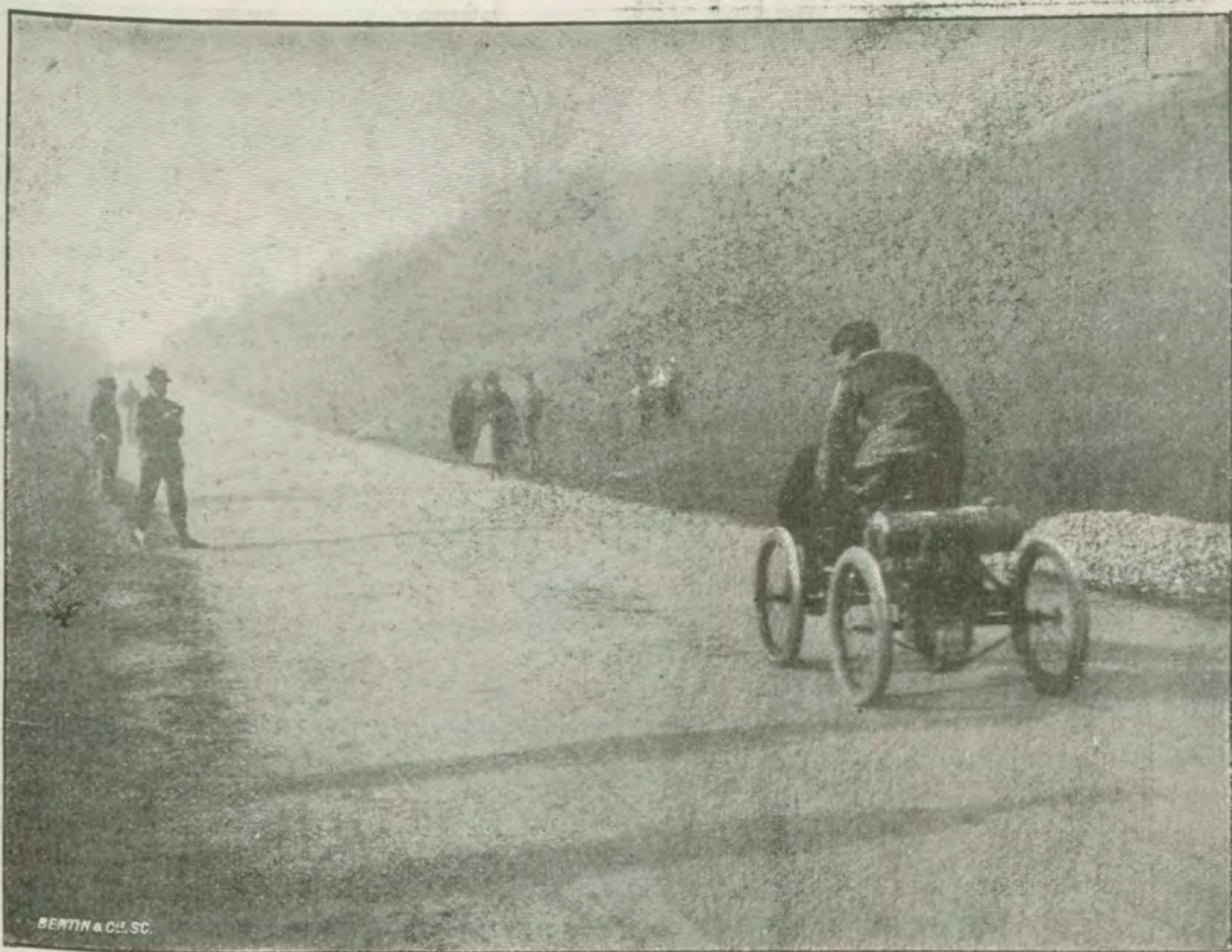
Et cette butte Sainte-Barbe, puisque Sainte-Barbe il y a, à demi plongée dans le brouillard qui enveloppait sa base et ayant au sommet un radieux éclat de soleil, tout juste le contraire du rêve de don César de Bazan qui voulait

Dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

Qu'on se figure avec cela la route de Paris à Rouen pleine d'un brouillard épais duquel émergeaient les chauffeurs ou les cyclistes couverts de givre avec des barbes et des moustaches de pères Noël, et couverts de ces innévitables peaux de bêtes qui vous font hésiter sur la route, et vous demander avec inquiétude lorsque vous voyez bondir vers vous



Au pied de la côte. Le départ est donné à la voiture à vapeur de M. Debacker qui va couvrir les 1000 mètres en 1 m. 45 s.



Béconnais montant la côte.

une masse poilue de laquelle s'échappent des grognements indistincts, si c'est un ours échappé de quelque ménagerie ou un motocycliste accroupi sur son guidon.

Ah ! il n'a pas manqué de pittoresque à Gaillon, et certainement les habitués eux-mêmes du café de la Mairie, le rendez-vous de la gentry gaillonnaise n'avaient jamais rêvé pareille chose. Il est vrai que si les Chanteloupois étaient cette année un peu plus sceptiques, étant un peu plus blasés ayant déjà vu une course en 1898, cette année-là ils ouvraient des yeux non moins effarés au passage des véhicules électriques des Jenatzy et des Chasseloup-Laubat.

Il faut bien l'avouer d'ailleurs. Tous, plus ou moins blasés que nous sommes, tout préparés que nous pensions être aux surprises toujours croissantes des moteurs dont la force et la vitesse ne cesse de grandir, plus vite encore que ne le rêve notre imagination, nous fûmes bien étonnés ainsi chaque fois.

Où est le temps, et c'était hier, où l'on s'estimait heureux qu'un véhi-

cule à pétrole montât une côte, n'importe comment. On nous rappelait à ce propos un souvenir charmant ces jours derniers. Il y a cinq ans à peine, le meilleur véhicule à pétrole, presque le seul, était possédé par Levassor, et lorsqu'il allait de Paris à Étretat par Rouen, Levassor évitait pieusement la côte de Gaillon et ses 600 mètres de 9 p. 100, suivis de 400 mètres de 5 à 6 p. 100. Son véhicule n'aurait pu la monter.

Et voilà que cinq ans après, un motocycle, dont le type n'existait pas encore à cette époque, grimpe la côte à 50 à l'heure, c'est-à-dire incontestablement plus vite que Levassor n'aurait pu la descendre sans verser.

Ah les côtes ! les côtes c'est là qu'on voit le mieux se traduire et s'inscrire la valeur et le progrès des efforts comme dans les grandes difficultés se révèlent et se découvrent dans toute leur étendue les grandes volontés et les grands courages.

Feuilletons un peu ce livre des souvenirs de la côte, et des automobiles qui la grimpaient. La première course spéciale eut lieu si je ne m'abuse en 1897 à la Turbie. C'était la troisième étape de la course qui par la suite devint classique sous le nom de Marseille-Nice et qui cette année

là se prolongeait jusqu'à la Turbie. L'étape Nice-la-Turbie, qui depuis fut recourue à part tous les ans, fut en somme la première course de côte.

Voyez comme tout se renouvelle et comme tout recommence. La grande lutte de la course du 31 janvier en 1897 fut celle de la vapeur et du pétrole, les deux ennemis qui se retrouvèrent à Gaillon près de trois ans après.

Cette fois ce fut la vapeur qui l'emporta. Elle l'a d'ailleurs également emporté dans la catégorie des voiturettes à Chanteloup. Donnons, cependant, quelques chiffres, ils ne manqueront pas de piquant.

Le vainqueur M. A. Michelin sur sa voiture à vapeur couvrait 17 kilomètres en 31 minutes, soit à un train moyen de 34 kilomètres 500 à l'heure. Il est vrai de dire que l'ensemble de la côte de la Turbie n'a aucun rapport comme raideur avec celle de Gaillon.

La première voiture à pétrole, celle de Lemaitre, mettait 52 minutes, ce qui lui faisait une moyenne de 20 à l'heure.

La Turbie étant à 541 mètres d'altitude, le départ se faisant au niveau de la mer et la course ayant 17 kilomètres, la côte a donc une moyenne de  $\frac{541}{170} = 3 \frac{1}{2}$  pour 100 environ. Gaillon ayant une moyenne de 8 pour 100

on voit les progrès. Ils seront surtout et sensibles, je le crois, si l'on compare le temps des motocycles. A Gaillon le vainqueur couvrait, départ arrêté, un kilomètre sur une pente de 8 pour 100 en 1 m. 16. A la Turbie, le vainqueur Monter couvrait 17 kilomètres à 3 pour 100 en 40 minutes, soit pour le premier du 50 à l'heure, et pour le second du 25.

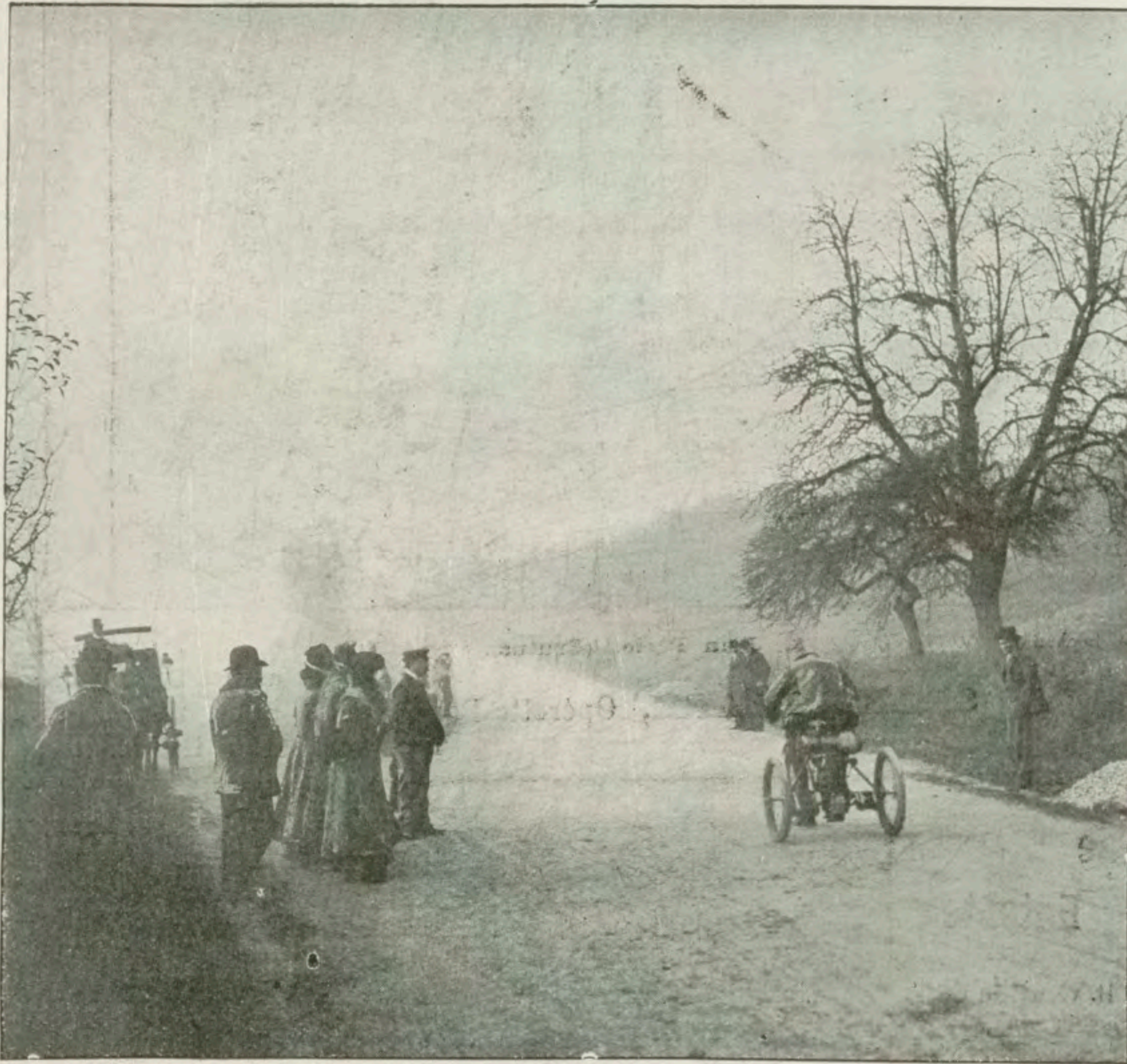
C'est juste le double sur une côte dont l'inclinaison est le triple.

Allons ! nous aurions mauvaise grâce à nier le progrès.

En 1898 l'idée de la course de côte fut reprise par notre confrère Meyan, qui, n'ayant pu l'organiser à Nice la transporta à Paris sur la côte classique de Chanteloup déjà connue par les courses de bicyclettes qui s'y étaient données.

La côte de Chanteloup a 1800 mètres et la moyenne de la pente en est d'environ 5 pour 100, quoique sur la fin on trouve du 10 et jusqu'à du 11 pour 100. Cette course ayant été reprise en 1899, il est facile d'avoir une comparaison de temps et de juger, d'un seul coup d'œil, des progrès accomplis.

En 1898 le vainqueur incontesté fut Jenatzy qui monta la côte en 8 m. 52 s. Cette année, Jenatzy quoique arrêté dans son élan par une voiture qui lui barra la route



Ça n'a pas l'air de monter, mais n'empêche que pour grimper à bicyclette, il faut un joli jarret ! Baras, lui, n'a pas l'air de s'en apercevoir.

fit 3 m. 10 s. 2/5. La progression est nette, mais ce n'est pas la plus remarquable.

En 1899, la catégorie des grosses voitures était revenue à Giraud qui avait mis 4 m. 34 secondes. Cette année Doriot mettait 4 m. 2 secondes, ce qui accuse également un réel progrès.

Voici qui est peut-être encore plus amusant.

Le 18 décembre, la course du kilomètre était organisée en plaine naturellement sur la route fameuse depuis qui traverse le champ d'épandage d'Achères.

Le vainqueur en fut Rigal qui couvrit le kilomètre lancé en 1 m. 13 s. 2/5 et le kilomètre arrêté en 1 m. 20 s.

Moins d'un après, le 3 décembre 1899, le kilomètre, départ arrêté, était couvert sur la côte de Gaillon par Villemain, le vainqueur en 1 m. 16 s., soit 4 secondes de moins en côte qu'en palier.

On va donc aujourd'hui plus vite en montant une côte de 8 p. 100 de moyenne qu'on n'allait il y a juste un an sur une route qu'on qualifiait de piste. Ajoutons que sur piste le record du kilomètre était de 1 m. 15 s. 3/5.

Je suppose que cette fois personne ne niera le progrès !

(Clichés J. Beau.)

GEORGES PRADE.



Villemain, le triomphateur de la journée, gagnant la catégorie des sans chaîne en 1 m. 16 s., celle des tricycles en 1 m. 20 s., celle des motocycles à deux places en 1 m. 28 s.



(Cliché Nadar.)

M. Jean Périer (Brutus).

(Cliché Reutlinger.)

Mlle Mariette Sully, la gracieuse Eponine.

Mlle Laporte (Mme la «gouverneuse» de Gibraltar. (Cliché Nadar.)

**SHAKESPEARE**, Opérette-Bouffe en 3 actes de MM. Paul Gavault et P.-L. Flers, musique de Gaston Serpette, représentée au théâtre des Bouffes-Parisiens.

## Une Entente

Il vient de ce passer, la semaine dernière, un fait qui aura dans le monde de l'amateurisme un résonnement sans précédent. Depuis quelque temps, des pourparlers s'étaient échangés entre les dirigeants des trois fédérations qui régissent le sport cycliste amateur.

Des négociations s'ouvrirent avec des formalités diplomatiques à faire parler les plénipotentiaires du congrès de la



Cliché J.

M. Pierre Roy,

Marcel Viollette,

Cte de Villers,

Raoul d'Arnaud,

Paul Rousseau,

Alfred Riguelle.

La signature du Traité de paix.

Haye, des concessions furent faites de part et d'autre et enfin, le 4 décembre dernier, un traité fut signé entre MM. le comte de Villers, et Pierre Roy, représentants l'Union des Sociétés Françaises de Sports athlétiques, Marcel Viollette, la Fédération Cycliste des Amateurs Français et Raoul d'Arnaud, Paul Rousseau et Alfred Riguelle, l'Union Vélocipédique de France.

La paix est désormais faite et nous ne pouvons que nous en féliciter.

G. L.

## LA BELLE HELENE



Mme SIMON GIRARD (La Belle-Hélène).

Baron, l'unique, le seul, le trop imité quoiqu'inimitable Calchas, n'est pas un débutant; quand vous saurez que l'année 1838 le vit naître, vous serez en droit d'admirer sans réserve la voix comique endiablée de celui qui, depuis 33 ans, a fait rire aux larmes des générations rien qu'en entrant en scène, un mouchoir à carreaux à la main (quel que soit le

ME Simon Girard... c'est la belle Hélène, c'est elle qui, avec le brio et la gaité voulus, personnifie la fille de Leda, après Schneider, qui créa ce rôle, puis Anna Judic et enfin Jeanne Granier lesquelles se firent applaudir, chacune avec un genre personnel... mais différent, dans les reprises successives. « Dis-moi, public, dis-moi t'en souviens-tu?... »

Et si le charmant lecteur, public d'aujourd'hui, interroge le public d'hier (ci, un pas de 30 ans en arrière) il apprendra que c'est au milieu d'un luxe infiniment moins artistique que se dirent et se chantèrent alors les délicieuses folies de la *Belle-Hélène*.

Madame Simon Girard qui incarna tant de rôles divers aux Folies Dramatiques, aux Nouveautés, au Châtelet, à la Gaité, à la Renaissance, aux Bouffes, qui créa les *Cloches de Corneville*, *Madame Favart*, *Fanfan la Tulipe*, la *Femme de Narcisse*, la *Toledad*, etc., etc., et encore etc... Madame Simon-Girard va, j'en suis à peu près certain, captiver les étrangers comme les Parisiens, pendant toute la durée de l'Exposition sous les traits charmants d'Hélène.



BRASSEUR (Ménélas).

Une figure de gros bébé rose et joufflu, un réel génie du comique, un talent bien à lui pour « faire sa tête », une voix au timbre bizarre que souligne un enrouement voulu, tels sont les grands traits de la silhouette de Brasseur.

Fils de Brasseur du Palais-Royal qui fonda les Nouveautés, le délicieux interprète du rôle de Ménélas dans la *Belle Hélène* figure — pour la joie de ses concitoyens — depuis dix ans sur l'affiche des Variétés.

Les créations de Labosse du *Vieux Marcheur*, de Paul Costard du *Nouveau Jeu*, celles du *Premier mari de France*, *Madame Satan*, etc., l'ont classé d'emblée

parmi nos meilleurs comiques et, il faut l'avouer, il faudrait être atteint d'une misanthropie désespérée pour ne pas fondre de douce gaité rien qu'en le regardant... avant de l'entendre. Géo Lange.



Mlle LA VALLIÈRE (Oreste).

La mignonne La Vallière... c'est des yeux! Vous n'apercevez tout d'abord dès qu'elle fait son entrée que deux yeux très grands, très malins, très particuliers. Au bout de dix secondes vous vous rendez compte que ces yeux éclairent une silhouette menue, gracieuse, charmante pleine de vie et de verve. Dans le fils d'Agamemnon, cette vitalité étonnante ressort admirablement.



GUY (Agamemnon).

Guy est multiple entre tous, sa voix est un clairon d'une netteté parfaite, son jeu est fait de finesse, son comique est discret et c'est surtout son merveilleux naturel qui l'a classé parmi les meilleurs. « Le Roi Barbu, qui s'avance... bu qui s'avance!... » dans la *Belle Hélène*, rappelle un négociant retiré des affaires.



BARON (L'augure Calchas).

rôle) et en envoyant des sons graves par le cornet bizarre de sa bouche torquée! Baron est vraiment chez lui aux Variétés: c'est en 1866 qu'il s'installa tout en haut de l'affiche de ce théâtre et voilà 24 ans — sauf quelques petites fugues très courtes — qu'il y reste!

(Clichés Reutlinger.)

## Les Théâtres

THÉÂTRE LYRIQUE DE LA RENAISSANCE: *Iphigénie en Tauride*. — ATHÉNÉE: *La Mariée du Touring Club*. — ODÉON: *France... d'abord!*

11 décembre.

Louons les Dieux! Nous avons à parler cette semaine d'une tragédie lyrique de Glück, une pièce de M. Tristan Bernard, un drame en vers de M. Henri de Bornier et quatre actes de M. Gaston Devore.

La Comédie-Française, l'Odéon, la Renaissance et l'Athénée, coup sur coup. Oh! que c'est bon de vivre!

Est-ce aussi réjouissant d'entendre toutes ces pièces?

Nous allons le voir dans un instant. (Permettez-moi seulement d'allumer une cigarette pour rassembler tous mes souvenirs).

Première spirale! Nous sommes à la Renaissance.

*Iphigénie en Tauride*. Soyez tranquilles, je ne vous raconterai pas le livret. Je me suis donné l'autre jour un mal terrible pour vous expliquer la *Prise de Troie* et j'ai reçu une lettre d'un professeur de latin qui me reprochait de ne pas vous avoir narré avec une exactitude absolue le second livre de l'*Enéide*. Je ne pouvais cependant pas vous infliger une traduction. Vous auriez dormi tout de suite.

Et moi, avant vous.

Je me contente sans plus insister (car je ne voudrais pas me brouiller maintenant avec un professeur de grec) d'enregistrer le succès de l'*Iphigénie* de la Renaissance.

Vous savez, ou vous ne savez pas (c'est mon métier de le savoir, et vous avez absolument le droit de l'ignorer) que l'Opéra-Comique doit monter aussi très prochainement la même *Iphigénie*. Je crois que, là, les décors et les ballets seront plus luxueux qu'à la Renaissance. Mais il faut ajouter que dans ce dernier endroit Mme J. Ramsay a été incomparable.

Il est juste de le dire aussi que MM. Milliaud frères, les directeurs de la Renaissance, guignent une petite subvention de cent mille francs. La Chambre l'a votée, je crois. Le Sénat la ratifiera-t-il? Je l'espère.

En tout cas, je n'ai qu'à enregistrer le succès des efforts, et cette fois, MM. Milliaud frères ont très bien réussi dans leurs exercices.

Maintenant, puisque je viens de parler d'*Iphigénie en Tauride* et de Glück, puis-je me permettre de donner un conseil aux personnes qui me lisent et qui se piquent de connaissances musicales.

Le conseil est donné tout à fait gratuitement d'ailleurs.

Pour être absolument dans le ton, il ne faudra plus être, à partir du mois prochain, wagnérien. Le grand chic sera de s'intituler gluckiste. « Ah! ma chère, ce Glück, quelle inspiration! Et quelle clarté! Quelles lignes! Quelle pureté! Nous revenons vraiment à la tradition française, aux sources claires de notre libre et franc génie! »

Voilà les phrases que l'on peut très bien dire dans un salon, sans provoquer aucun sourire, quand on a entendu des airs de Glück.

Et, vous voyez, je vous livre le secret, comme ça, sans me faire prier.

Trouvez-en donc beaucoup de critiques qui seront aussi gentils!

Maintenant, je m'adresse surtout à mes lectrices, encore que les hommes, s'ils ont pour deux sous de sensibilité, feraient bien d'y aller — je vous signale *La Conscience de l'Enfant* de M. Gaston Devore à la Comédie-Française.

Je ne connais pas l'auteur. Il a, m'a-t-on dit, dans les trente-huit ans. Je n'ai vu jouer qu'une pièce de lui: *Deux Sœurs*, une comédie qu'il fit représenter aux Escholiers.

On le voit peu, M. Georges Devore. Ceci prouve un esprit mûr et réfléchi.

Et sa pièce aux Français ne sert qu'à confirmer cette opinion flatteuse.

Oh! je sais bien tout ce qu'on peut reprocher à l'auteur. Un manque de métier et des maladresses d'exécution et de préparation et quelquefois l'abus d'une phraséologie un peu pompeuse. Qu'importe tout cela? Si la pièce nous émeut et nous époigne et même nous irrite.

Car elle vous irritera en certains endroits. Elle vous fera mal aux nerfs.

Tant mieux. Ceci prouvera que vous avez encore des nerfs.

Qu'est-ce que *La Conscience de l'Enfant*? En deux mots, voici le sujet. Une jeune fille a été élevée par un grand-père, un ancien magistrat de mœurs irréprochables, qui peut se permettre à l'encontre de tant d'autres gens de parler d'honneur, de probité et de fierté.

Cette jeune fille a un père qui, lui, vit de la vie facile de Paris. Pour que son enfant et aussi sa femme soient heureuses, il s'est lancé dans de grandes entreprises et il est sur le point de faire banqueroute. Il a de plus oublié les serments de fidélité jadis faits à sa femme à l'heure solennelle du mariage.

La jeune fille, sans tout apprendre, arrive à regarder son père comme un malhonnête homme.

Où ira-t-elle maintenant?

Vers son grand-père qui lui a inculqué des idées d'honneur rigoureuses, ou vers son père?

A la conscience de l'enfant de juger.

Le débat est superbe, parce que humain et douloureux. Et c'a été pour tous une joie quand la jeune fille voyant que son père va se tuer pour elle qu'il n'a pas pu rendre heureuse, pousse avec un cri de douleur un cri de pardon.

Je le répète. Que si par l'attitude du grand-père qui se montre dur, impitoyable, féroce même, — et c'est humain cependant, malgré sa férocité — la pièce vous irrite en certains endroits, il n'en va pas moins que vous sortirez de là troublés et émus, avides de discuter, prenant parti pour ou contre des personnages de la pièce, mais incapables de dire que vous n'avez pas assisté à une belle chose.

On reproche à M. Jules Claretie de ne pas jouer les jeunes auteurs. Après *La Conscience de l'Enfant*, M. Claretie peut se permettre d'avoir quelques sourires.



De la Comédie-Française à l'Odéon, il n'y a qu'un saut à faire. Sautons.

Ici, on joue en ce moment *France... d'abord!* un drame en quatre actes en vers de M. Henri de Bornier.

L'auteur est un aimable homme, de plus très érudit. On l'a blagué, si j'ose m'exprimer ainsi, parce qu'il est bibliothécaire de l'Arsenal.

Tout le monde ne peut cependant pas être facteur ou sous-préfet.

Il est vrai que M. de Bornier est aussi académicien, autre qualité qui prête aux plaisanteries faciles.

Mais M. de Bornier a une qualité maîtresse: il rêve de grandes choses.

Si par la forme, par l'emploi d'un vers quelquefois lourd, un vers où la métaphore manque souvent d'originalité, il n'atteint pas toujours au but visé, il a au moins ce mérite de vouloir s'élever haut, très haut, et ceux-là ont le droit d'être respectés et loués qui rêvent des œuvres nobles en un temps où l'on célèbre si volontiers sur le mode dithyrambique le moindre vaudevilliste qui force le rêve par des apparitions de dames en peignoir léger ou d'hommes en caleçon.

Avant la première, on avait parlé de manifestations possibles. Il ne s'en est produite aucune. On a écouté très paisiblement la façon dont Blanche de Castille s'y prenait pour arriver à faire couronner roi de France le jeune Louis IX. Nous savions qu'il y aurait un traître terrible, nommé Augou-

nel qui mettrait tout en œuvre pour que la régente ne pût accomplir ses desseins; nous avons vu cet homme fatal et il faut reconnaître qu'on ne nous avait pas trompés. C'est un parfait scélérat. Quand on pense que pour amener la mort du jeune roi, il essaye de faire mettre sur la tête de l'enfant une couronne empoisonnée! Nous prétendons que, maintenant, grâce aux découvertes de la science moderne, les criminels usent de procédés stupéfiants, mais ne pensez-vous pas que les bandits du moyen-âge sous ce rapport avaient inventé des jeux charmants? Leur façon de coiffer les rois dont ils voulaient se débarrasser, n'était vraiment pas banale.

Mme Segond-Weber a retrouvé dans le rôle de Blanche de Castille l'occasion d'un véritable triomphe. Enfants, dressez les arcs enguirlandés!

Après le sévère, M. Tristan Bernard nous a fourni le plaisant à l'Athénée. Je me trompe en parlant; car la *Mariée du Touring Club* est une farce dans laquelle le rêve s'épanouit au quatrième acte. Je suis persuadé qu'on ira voir cette farce d'autant plus que M. Deval, le directeur de l'Athénée, se donne beaucoup de mal et qu'il est juste de voir ses efforts récompensés.

Mais je suis persuadé aussi que le succès eût été plus franc si la *Mariée du Touring Club* avait été jouée par des artistes plus habitués à la charge et à la bouffonnerie. Il est toujours dangereux de demander à des acteurs de comédie de tomber dans le vaudeville. Il n'en ont pas le ton et en plus, ils n'ont pas souvent le physique qui fait les comiques.

Néanmoins Mlle Louise Bignon est délicieuse dans un rôle de petite bonne. Il y a aussi Mlle Richard que j'ignorais jusqu'alors. Cette aimable artiste montre tout le temps ses mollets. Est-ce un petit cadeau qu'elle fait aux spectateurs? Ou espère-t-elle le contraire?

— Les deux peut-être, m'a répondu un voisin de stalle.

AUGUSTE GERMAIN



A 15 MINUTES DE PARIS

L'installation prochaine de la nouvelle gare d'Orléans, quai d'Orsay, vis-à-vis des Tuileries, va mettre bientôt à 15 minutes du cœur de Paris, ce merveilleux Parc de la Faisanderie à Ablon, dont les terrains à bâtir se vendent par lots, 3 fr. 50 le mètre. C'est une occasion incomparable pour ceux qui veulent avoir, à peu de frais, une maison à eux, avec un jardin dans un site délicieux, où la vie est bon marché et à quelques minutes de leurs affaires.

S'adresser, pour tous renseignements, sur place, à Ablon ou à Paris, 64, rue des Petits-Champs.



Le Gérant: VICTOR VOINOT.

6441. CORBEIL. — Imprimerie Ed. Crété.